

## La fissure

Laurence Nobécourt

---

Number 154, Winter 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90715ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

### ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Nobécourt, L. (2019). La fissure. *Les écrits*, (154), 21–25.

LA FISSURE

J'avais donné jusqu'alors un sens exceptionnellement haut et digne à ma vie. Je m'étais mis au service du verbe comme d'autres se mettent au service de Dieu. C'était là ma noblesse, mon idéal qui sous-tendait la moindre de mes actions, le plus petit événement, et m'avait permis pendant dix, trente, quarante ans, de passer l'une après l'autre les épreuves que l'existence ne manque jamais de proposer à un homme.

Certes, je chutais, mais à chaque fois le service, cette si grave et si profonde destinée que je m'étais assignée, me relevait d'entre les morts. La maladie, le désespoir, la mélancolie, les incessants tracassés financiers, l'isolement, toutes mes difficultés, finalement, se courbaient face à la puissance de cet idéal que j'avais fait mien : la littérature. Aucun démon ne pourrait me résister, pensais-je, car je créais une œuvre. Et quand bien même celle-ci ne serait-elle pas reconnue de mon vivant, mes livres braveraient le temps, et sauraient ici ou là, à l'avenir, s'inscrire dans le monde et faire sens pour autrui. Je tenais là un idéal qu'aucune force, semblait-il, ne pouvait détruire.

Or, au tournant de ma vie, alors que, justement, l'œuvre commençait à se construire derrière moi, si j'en croyais la somme des livres que j'avais écrits, une fissure vint s'immiscer de façon si sournoise dans mon esprit que je ne fus pas à même d'en saisir l'avancée. Lorsque je pris conscience du désastre, la fissure était déjà une faille qui progressivement deviendrait gouffre. Comment avait-elle pu se propager ainsi à mon insu, et presque sous mes yeux, pourrais-je dire, sans que rien en moi n'en fut alerté ? Sans doute en raison de la force même de mon idéal qui, à la manière d'un bouclier puissant, m'avait protégé en même temps qu'aveuglé.

Et voilà que telle une implacable colonie de termites, la fissure avait attaqué la structure même de mon être, ses fondements, le soutènement moral de mon âme, au point d'en ruiner l'édifice que je voyais désormais tomber chaque jour en poussière. L'œuvre, en qui j'avais placé mon redoutable et puissant idéal, avait perdu son pouvoir d'étayer ma vie.

Quand, jadis, les mondanités du siècle s'étaient dévoilées dans toute leur vanité, la littérature avait surgi comme une porte de sortie presque absolue sur laquelle j'avais pu sans cesse compter : là où l'amour avait échoué à me combler, autant que les enfants, l'alcool, le sexe, et Dieu même, la littérature s'était aussitôt présentée pour me soutenir, et ainsi, d'une chute à l'autre, d'un échec à un autre, je m'étais toujours redressé, m'appuyant sur cette conviction si profonde qu'au-delà de ma personne une œuvre se faisait, qui, passant à travers moi, ne manquerait pas de soutenir les générations à venir. Et ainsi, le caractère absolu de ma vie trouvait à s'y nourrir. Tout le reste me

semblait en deçà, et même, je n'imaginai pas comment des individus sans œuvre pussent continuer à vivre, ni par quel mystère ils ne se jetaient pas du haut de la première falaise venue. Sans doute même, éprouvais-je quelque inconscient mépris pour ces êtres réduits aux acquêts de la vie ordinaire. Comment faisaient-ils pour supporter ce qui me semblait être la vacuité de leur existence ? Et de fait, pensais-je, ils la supportaient mal. Les uns buvaient, les autres se perdaient dans la pornographie, d'autres encore s'accrochaient à leur femme, à leurs enfants ou à Dieu comme à un bien, quand tel ou tel accumulait un capital, ou se jetait à l'assaut du pouvoir. Aucun d'entre eux ne me faisait envie. Moi, je créais une œuvre.

Or, voilà que cette conviction si stable et si pérenne, la fissure en avait entamé la force. Et quelle était cette fissure, si pernicieuse, si efficace et si discrète, sinon la lucidité parfaite et claire de ce que mon idéal n'était qu'un masque, et que le service que j'avais cru mien, si haut et si noble, ne recouvrait que la conscience aigüe de la vacuité de la vie, de son caractère chimérique et dérisoire.

Non, mon œuvre ne me protégeait de rien. Et j'étais aussi mal loti, sinon plus, que les individus soumis à la conscience que je jugeais commune. Ainsi, croyant servir, je n'avais fait que me défendre. Et là où j'avais vu du courage, il n'y avait eu que de l'orgueil. Désormais j'étais pauvre, nu, et sans même une tunique pour me protéger de la violence de ma lucidité. Désormais, j'étais comme le crétin qui, ivre, croit s'endormir sur un trésor et se réveille sur un tas de fumier.

Mais comment, me demandais-je, cette fissure avait-elle pu s'introduire aussi loin en mon être, jusqu'au cœur même de ce qui avait fait la beauté radieuse de ma vie ? Et par quel sortilège son empire m'en était-il perdu ? Je n'arrivais guère à déterminer avec certitude l'origine de la fissure. Aucune évidence ne s'imposait à moi. Certes, elle concordait avec une vérité de mon corps qui, à l'orée de vieillir, lançait un message sans appel ; aussi bien qu'avec une forme d'usure qui saisit celui dont la publication des livres a nourri une attente qui n'a jamais trouvé complètement à être comblée. Mais était-ce suffisant pour qu'à ce mitan de ma vie, je retrouve aussi intact le sentiment d'absurdité qui m'avait saisi à mon adolescence, et avait nourri ce désir d'en finir comme j'en avais maintes fois été tenté dans ma jeunesse ? Cependant, quelque trente ans après, cette conviction de la vanité de toute chose brûlait étrangement de l'ardeur d'un appel plus puissant encore : celui d'une intuition qu'à l'issue d'une telle chute, palpait une forme de libération.

Cela aussi, donc, devait mourir. Cela qui m'avait soutenu, porté, consolé,

redressé, guéri, emporté, enthousiasmé, cela je devais m'en défaire aussi. Car en passant la porte de la mort, je n'emporterais rien. Réellement rien. Malgré les livres écrits, malgré cette capacité de l'œuvre à *doubler* la vie, il n'y aurait pas, pour moi écrivain, un surcroît de sens. Non. Malgré cet effort qui aurait été mien de faire du langage ordinaire œuvre de langue, tout serait aussi nu et pauvre que pour chacun.

Il se trouve que j'ai vécu ainsi balloté entre les berges d'un grand rire et d'un chagrin profond, ne sachant s'il y avait là à s'émerveiller de la farce ou à en désespérer.

Tous les écrivains vivent-ils avec ce trou en eux que leur œuvre recouvre ? Tous les êtres humains ; vivent-ils avec ce trou en eux que rien ne recouvre ? Ils ne savent pas, les autres, ignorants de la condition d'écrire, ils continuent d'imaginer que nous sommes comblés de voir nos livres publiés. Je l'ai cru moi aussi. Longtemps, la soif en moi s'en est trouvée, pour une part, étanchée. Mais voilà. C'est encore autre chose écrire. Et c'est tout ce qui reste pour vivre : cette joie humble et pauvre d'approcher le mystère, d'en traduire l'alphabet éclatant et secret, pour s'accompagner de lumière dans le fond des ténèbres.

Peut-être est-ce cela la foi ? Ce qui aide à penser que les choses n'auront pas été vécues en vain. La foi en soi. La foi en l'autre. Cet autre qui porte la promesse de partager l'impartageable, soit l'humaine condition sublime et dérisoire. C'est cela la rencontre.

Quels qu'ils soient et quelle que soit la nature de leurs œuvres, je cherche ceux qui par le grand rire comme par le désespoir ont été traversés ; ceux par qui je pourrai apprendre, qui sauront me guider et m'aider à résoudre cette impossible équation mathématique qu'est la vie. J'attends d'eux qu'ils me soutiennent, qu'ils forcent mon courage, et plient ma peine.

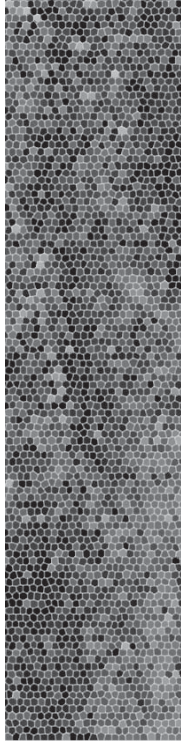
Qu'ils soient prophètes, bergers, écrivains, peintres, musiciens, bâtisseurs, boulangers, gangsters ou hommes de loi, médecins, peu m'importe ! pourvu qu'ils soient poètes. Pourvu qu'ils portent au-dedans d'eux-mêmes cette conscience qu'ils n'échapperont à rien, et qu'en chantant ils aillent, pourtant, dans le silence de la mort comme on va à la vie.

La poésie, ce n'est pas un genre, c'est un rapport au monde. C'est le meilleur de nous-mêmes aux aguets, ce qui est à l'affût. C'est un autre nom de l'amour.

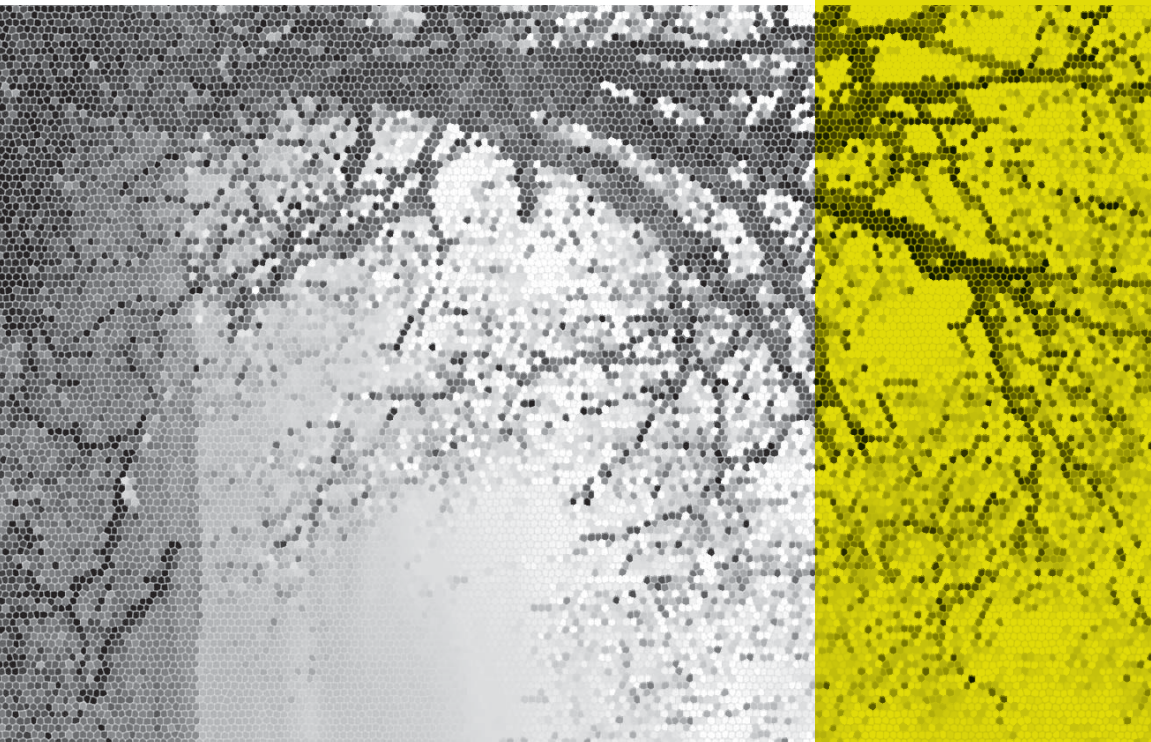
Comment chacun fait-il avec « *l'insondable malheur de la vie* » ? Comment chacun endure-t-il « le grand saccage » à l'œuvre en l'homme ? Comment chacun se lève-t-il dans le petit matin pour, un jour encore, recommencer de vivre ? Dans quelle boue laiteuse de ciel chacun émerge-t-il à l'aube de la grande nuit ? Comment embrasser l'enfant pour mieux le perdre aux portes de son âge adulte ? Comment écrire le livre et le voir disparaître englouti par les marais de l'oubli ? Comment ne pas frémir, mon amour, au matin de tes départs ? Comment se regarder vieillir et puis trembler, accepter d'oublier ce que furent nos visages ? Toi, la mère qui pleure sur le quai, toi, l'enfant seul dans la cour de l'école, toi, le père après la première gifle, toi, le traître

rentrant dans sa cellule, toi, l'arbre déraciné, ta souche mise à nue, toi, ton corps de reine souillé par les amants, toi, l'oiseau qui vole au-dessus des châteaux comme au-dessus des camps, toi qui lis ma vie dans les lignes de ma main, toi, l'ouvrier couché dans sa bicoque, toi, la biche éventrée et pendue par les pieds, toi qu'on achète avec un peu de peur, toi qui reviens après qu'il t'a dit non, toi sans larmes juste devant la tombe, toi qui souris aux fusils avant l'exécution, toi qui accélères lorsque le feu est rouge, toi qui dances dans la nuit pour personne, toi qui mens, toi qui ris, toi qui insultes ton enfant et le bats, toi qui ne dis pas non, toi, ton cri, toi, le fjord et ta beauté pour rien, toi, la montagne qui nous laissera passer, toi, l'Indien naïf saccagé par l'homme blanc, toi qui voles mais seulement les gens riches, toi qui violes une enfance, toi qui trembles au-dedans, toujours, tout le temps, ô mon frère, tu n'en reviendras pas de toute cette vie, et comment rebâtir sur les ruines, sinon en bâtissant d'autres ruines, qui se recouvrent les unes les autres, à l'infini, et de ruines en ruines, nous tous, allant vers la fin avec ce pieu dans le cœur, mais il faut vivre, mon frère, et cela n'a plus d'importance, nous irons solitaires, mais ensemble, nous coucher dans les ruisseaux de la patience, et respirant avec nos branchies de poisson, je te promets qu'il nous poussera de ces fleurs par le ventre, la racine enfoncée dans notre nombril, de quelle guerre viens-tu?, dans quel pays désolé as-tu appris la connaissance qui a fait de la vérité cette plante amère à ton palais?, je te regarde avec sous mes paupières ces mêmes chagrins enfouis, et je me demande à quelle heure exactement as-tu cessé de souffrir, et cesser c'est comme commencer, le sais-tu mon frère?, il s'agit de la même épuisante bataille, celle du détachement, tu te souviens forcément d'une femme indienne aux gestes doux, comme une goyave vivante qui t'a aimé aux premières heures du monde, tu te souviens de son odeur, cette odeur qu'il y avait dans l'œil unique de son sexe, tu l'as connue mon frère, tu es comme moi, je te regarde et je vois que tu sais comment Dieu s'est levé dans la fente de ses fesses, et tu as raison mon frère, bien sûr, il n'est plus temps de se lever ni de s'asseoir, seulement rester debout dans cet angle droit de nos vies en oubliant qui nous fûmes, et attentifs aux heures, toutes indiennes, commencer de vivre, mon frère, commencer de vivre...

---



LAURENCE NOBÉCOURT



toi, l'oiseau qui vole au-dessus des châteaux  
comme au-dessus des camps